

La morale et les émotions

Gayannée Kédia

Université de Cologne, Allemagne

De plus en plus de scientifiques adhèrent à l'idée que les comportements des organismes vivants, dont ceux des êtres humains, ont pour finalité principale de servir des intérêts égoïstes de façon à propager ses gènes. Si cela est vrai, comment se fait-il que régulièrement nous sacrifions nos intérêts personnels pour ne pas nuire à autrui voire pour lui venir en aide ? Pourquoi, lorsque nous sommes sûrs de ne pas nous faire attraper ne volons nous pas l'argent qui se trouve dans le portefeuille de notre collègue ? Qu'est-ce qui nous pousse à dire la vérité lorsque l'on nous interroge sur des choses que nous préférierions garder secrètes ? Pour quels motifs envoyer anonymement de l'argent à des associations humanitaires ou laisser son siège à une personne âgée dans le bus ? Ces questions qui ont été débattues pendant des siècles par les philosophes sont aujourd'hui un terrain de recherche en plein essor pour les chercheurs en psychologie et en neurosciences. Est-ce notre raison ou nos sentiments qui nous poussent à bien agir ? C'est la question que nous nous proposons de développer dans cet article.

Les approches rationalistes de la morale

Les premiers psychologues à s'être intéressés à la morale, Jean Piaget puis Lawrence Kohlberg (1969), fortement influencés par la philosophie d'Emmanuel Kant (1785-2005), considéraient que la raison* est notre meilleur juge, bien meilleur que notre sensibilité qui décide selon nos goûts et nos préférences et qui peut amener à des conduites injustes.

Pour illustrer la pensée de ces auteurs, prenons le dilemme de Heinz utilisé par Kohlberg pour tester le développement moral des individus. « *La femme de Heinz est mourante mais Heinz n'a pas les moyens d'acheter le seul médicament qui pourrait la sauver. En effet, le seul pharmacien qui le fabrique en demande un prix exorbitant et refuse de faire crédit à Heinz. Heinz est désespéré et se demande s'il ne va pas aller voler le médicament pour sa femme. Heinz doit-il voler le médicament ?* ». Dans cette situation mon inclination pour Heinz ou pour sa femme ne peut que m'égarer si je souhaite prendre la décision la plus juste et impartiale. En effet, si je suis un ami très proche de Heinz mais que je n'aime pas sa femme, mon cœur me dictera probablement qu'il ne faut pas qu'Heinz aille voler le médicament : son intérêt – ne pas aller en prison – prime à mes yeux sur celui de sa femme. Si au contraire, je suis très proche de sa femme et pas du tout de Heinz, il se peut que j'en arrive à la conclusion exactement opposée. Peut-on qualifier chacune de ces décisions de moralement justes ? Certainement pas, répondraient Piaget ou Kohlberg, car elles ne sont guidées que par ma préférence pour Heinz ou sa femme et donc, dans une certaine mesure, par mon intérêt personnel. Pour cette raison, de leur point de vue, lorsque nous sommes confrontés à un dilemme moral, comme celui de Heinz, la seule façon d'y apporter une solution impartiale est de se détacher de ses propres sentiments et de raisonner en adoptant le point de vue de toutes les

personnes impliquées – Heinz, sa femme et le pharmacien – comme dans un jeu de chaises musicales. Me mettre successivement à la place de chacun des protagonistes me permet, ainsi, d'éviter de faire passer les intérêts de uns avant ceux des autres.

Dans cette perspective, il est possible d'évaluer la capacité morale d'une personne en observant la façon dont elle raisonne sur des dilemmes semblables à celui de Heinz. Un raisonnement renvoyant à des considérations d'ordre personnel signalera un faible niveau de développement moral (ex : « Heinz ne devrait pas voler le médicament car sinon il ira en prison » ou « Heinz devrait voler le médicament car si sa femme survit, elle lui sera reconnaissante et il en sera un homme plus heureux »). En revanche, faire référence à des principes moraux universels (ex : « Que sa femme soit un ange ou un monstre, Heinz devrait voler le médicament car la valeur de la vie d'un être humain passe avant tout ») indiquera que la personne qui répond possède une grande aptitude à se décentrer et augurera d'une grande qualité morale. Pour Kohlberg, la morale a un aspect prescriptif qui oblige le sujet à agir en accord avec ses idées, donc plus ses capacités de raisonnement moral sont élevées, meilleur sera son comportement.

En théorie du moins, car dans les faits les niveaux de développement moral que Kohlberg a identifiés sur la base des réponses des participants à ces dilemmes moraux ne prédisent que faiblement leur comportement en situations réelles. Il semble, en effet, tout à fait possible de manipuler habilement les règles morales, d'être capable de porter des jugements moraux adaptés sur des situations complexes, et par ailleurs d'agir de façon manifestement immorale dans la vie quotidienne. C'est le cas des personnes qui souffrent de troubles de la personnalité anti-sociale (ou psychopathie*) : elles possèdent généralement une bonne connaissance des règles morales et sont

tout à fait aptes à raisonner dessus bien que dans la vie quotidienne elles adoptent des comportements délictueux pouvant aller jusqu'au crime.

Pourquoi alors que les psychopathes semblent posséder tout le matériel cognitif nécessaire pour se conduire de façon morale, ne l'utilisent-ils pas dans la vie quotidienne ? Il y a quelques années l'étude de ces patients conjuguée à celle de personnes souffrant de lésions cérébrales a permis de formuler l'hypothèse que leurs comportements sociaux aberrants seraient la conséquence d'un déficit non pas de la raison mais des émotions.

La théorie de l'inversion sociale

En 1996, J. S., un ingénieur de 56 ans, à la personnalité calme et introvertie, est victime d'un accident lui causant un traumatisme crânien. Des examens plus poussés mettent en évidence un dysfonctionnement bilatéral du cortex orbitofrontal. Avant son accident J.S. était décrit par ses proches comme une personne calme et introvertie. Pourtant, durant son séjour à l'hôpital, il agresse et blesse un membre du personnel, il se met à jeter fréquemment des objets ou des meubles sur les gens et à se montrer agressif à l'égard des autres patients, qui commencent à le craindre. Son absence de remords est particulièrement frappante. Un bilan neuropsychologique révèle que ses capacités cognitives sont restées presque intactes.

Blair et Cipolotti (2000) ont étudié les performances sociales et émotionnelles de J.S. ainsi que celles de 5 patients souffrant de psychopathie développementale. Ils trouvèrent que J.S. n'était pas capable de reconnaître correctement les expressions de colère et de dégoût exprimées par un visage. De même, il ne parvenait pas à attribuer de façon adéquate ces émotions à autrui, à se représenter, par exemple, qu'une personne qui vient de se faire insulter éprouve de la colère plutôt que de la tristesse. Ainsi, J.S. semblait présenter un déficit spécifique pour le traitement des informations liées à la colère d'autrui. Or les émotions que nous percevons chez autrui nous permettent d'ajuster notre comportement. Lorsque nous avons transgressé une règle morale, le fait de percevoir de la colère chez la personne qui en est la victime ou d'autres expressions de valence négative, comme le dégoût, a tendance à diminuer notre agressivité et nous pousse à rectifier notre comportement. Les auteurs ont donc postulé que les accès de violence de J.S. et son absence de remords étaient dus à une incapacité à interrompre ou inhiber ses comportements agressifs parce qu'il

n'anticipait pas et ne percevait pas les réactions de colère ou de dégoût qu'il générerait chez les personnes qui en étaient victimes. Ce mécanisme *d'inversion de la réponse sociale* déficitaire chez J.S. constituerait un système d'inhibition normalement activé par la perception ou l'attente de manifestations de colère chez autrui.

Chez les patients souffrant de psychopathie développementale, les auteurs observèrent un pattern de réponses très différent. Au contraire de J.S., ils obtenaient, en effet, des scores corrects pour la reconnaissance des expressions émotionnelles ainsi que pour l'attribution d'émotions à autrui. En revanche, ils restaient totalement froids lorsqu'on leur présentait des visages de tristesse et de peur, qui chez des sujets sains suscitent une forte réaction émotionnelle. Blair avait déjà suggéré que la psychopathie serait la conséquence d'un dysfonctionnement au cours du développement d'un système neural impliqué dans la perception des expressions de peur et de tristesse chez autrui. Les individus souffrant de psychopathie ne trouveraient pas désagréable de faire du tort à autrui et par conséquent ne réussiraient pas à apprendre à ne pas commettre de tels actes. Blair suggéra donc que dans le cas de ces patients un autre mécanisme d'inhibition – un mécanisme d'inhibition de la violence – serait déficitaire et conduirait à l'agressivité qui caractérise cette pathologie.

Les émotions morales

Les différences de déficits dont souffrent d'une part J.S. et d'autre part les patients psychopathes étudiés par Blair et Cipolotti illustrent bien la diversité des mécanismes émotionnels impliqués dans la prise de décision morale. Nous ne disposons pas d'une réaction émotionnelle unique mais de toute une palette d'émotions qui nous permet de réagir à des situations sociales diverses et d'y apporter des réponses comportementales adéquates.

Au sein de cet éventail un groupe d'émotions occupe un rôle particulièrement central pour orienter nos comportements moraux : il s'agit des *émotions morales* (Haidt, 2003a). Les émotions morales ont en commun d'être suscitées par des situations sociales impliquant d'autres personnes que celle qui les éprouve. Elles ont été regroupées en quatre grandes familles qui se distinguent à la fois par les événements qui les déclenchent et les actions auxquelles elles donnent lieu (cf. Tableau 1).

Les émotions de souffrance d'autrui

Les émotions qui jouent certainement le rôle le plus important dans les actions morales sont celles que nous éprouvons en réaction à la souffrance d'autrui, telle que la compassion. Nous sommes capables d'éprouver ces émotions car nous possédons la capacité de s'imaginer à la place d'autrui, de se représenter ce que ressentent les personnes qui nous entourent, d'être triste lorsque nous les voyons tristes ou heureux si elles manifestent de la joie. Cette aptitude est désignée par les psychologues par le terme *d'empathie**. Les individus qui possèdent une personnalité empathique, ceux qui sont donc les plus susceptibles de réagir par la compassion et d'être touchés par les souffrances d'autrui, semblent avoir particulièrement tendance à adopter des conduites prosociales*: ils donnent plus souvent de l'argent à des œuvres de charité, comme le Téléthon, et sont plus susceptibles d'accepter de consacrer du temps à aider des personnes en difficulté.

De même les gens qui ont pour consigne de s'imaginer ce qu'une personne en détresse ressent sont plus à même de lui apporter leur aide, comme l'ont montré Toi et Batson (1982). Le prétendu objectif de cette étude était de recueillir l'avis d'étudiants concernant le pilote d'une nouvelle émission proposée par la radio du campus. La cassette que les participants, tous étudiants en première année de psychologie, devaient écouter correspondait à l'interview d'une de leur supposée camarade, Carol Marcy. L'interview révélait que Carol avait récemment eu les deux jambes cassées

à la suite d'un accident de voiture et venait de passer un mois à l'hôpital. Etant donné qu'elle n'avait pas pu assister à la plupart des cours, Carol avait accumulé un retard considérable et pour cette raison serait certainement obligée de redoubler son année. Après avoir écouté la cassette, les participants se voyaient offrir la possibilité d'aider Carol en en lui expliquant le contenu de leurs propres notes de cours. Avant l'écoute de la cassette, afin de manipuler l'état d'empathie, les expérimentateurs demandèrent à la moitié de l'échantillon de s'imaginer ce que la personne interviewée ressentait et à l'autre moitié de porter attention aux informations révélées par l'interview (condition contrôle). Les résultats indiquèrent que les sujets du premier groupe, ceux qui étaient encouragés à faire preuve d'empathie, étaient en moyenne deux fois plus nombreux à apporter leur aide.

Il se pourrait que les individus empathiques aident pour soulager le désagrément et l'anxiété que leur cause la perception d'une personne en détresse. En effet, selon certains chercheurs les comportements d'aide constitueraient un mécanisme de régulation de l'humeur et de l'anxiété. En accord avec cette hypothèse, Darley et Latané (1968) ont montré que les observateurs de la souffrance d'autrui se sentent mieux après avoir aidé. Ils ont remarqué que les sujets qui ont essayé d'apporter leur aide à une personne dont ils entendaient qu'elle était en train de subir une attaque épileptique, semblaient moins énervés et contrariés (moins de tremblements et de transpiration des mains) que ceux qui n'avaient pas

Famille	Émotion	Déclencheur	Tendance à l'action
Émotions de souffrance d'autrui	Compassion / Empathie	Perception de la souffrance ou de la tristesse chez une autre personne.	Aider, réconforter et diminuer la souffrance de l'autre.
Émotions auto-conscientes	Honte & Embarras	Dans les sociétés occidentales : <ul style="list-style-type: none"> ▪ Violations de normes morales (Honte) ▪ Violation de conventions sociales (Embarras) Dans les sociétés orientales : <ul style="list-style-type: none"> ▪ pas de différence entre honte et embarras. Les deux correspondent à la violation d'un standard culturel de comportement devant autrui. 	Réduire sa présence sociale : se cacher, fuir, disparaître, faire des mouvements, avoir du mal à parler, rougir... La honte peut également conduire au suicide.
	Sentiment de culpabilité	Violation de règles morales causant du tort à autrui.	Réparation du tort commis, aide à une personne en détresse, actions prosociales, excuses, confessions.
Émotions de condamnation d'autrui	Indignation	Injustice	Vengeance, demande de réparation, de compensation
	Dégoût socio-moral	Perception d'individus se rabaissant à une sous-classe (ex : les intouchables dans la société indienne).	Évitement du contact avec l'objet du dégoût (souvent associé à une volonté de se purifier, de se laver...) Condamnation des gens pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils font, ostracisme*, exclusion.
	Mépris	Sentiment de supériorité morale par rapport à autrui.	Moquerie, irrespect.
Émotions de louange d'autrui	Gratitude	Perception qu'un autre individu a réalisé quelque chose de positif pour soi-même, intentionnellement et volontairement.	Amitié à l'égard du bienfaiteur, tendance à exprimer ses remerciements et à « retourner l'ascenseur ».
	Respect & Admiration	Beauté morale, actes de charité, bonté, loyauté, sacrifice de soi...	Chaleur et affection envers la personne à l'origine de l'émotion. Désir de devenir soi-même une personne meilleure et de suivre l'exemple moral.

Tableau 1. Caractéristiques des principales émotions morales appartenant aux quatre grandes familles.

réagi ouvertement. De même, Cialdini et ses collègues (1987) ont montré que si les sujets encouragés à s'imaginer ce qu'éprouve une personne en difficulté proposent plus leur aide, cela cesse d'être le cas lorsqu'ils savent qu'ils auront la possibilité d'améliorer leur humeur en écoutant un enregistrement comique.

Les émotions auto-conscientes

Les psychopathes ne sont généralement pas capables d'empathie émotionnelle. Cependant leur déficit affectif le plus frappant est certainement leur absence de sentiment de culpabilité à la suite d'un méfait. Le sentiment de culpabilité appartient à la famille des émotions auto-conscientes avec la honte, l'embarras ou la fierté. Les émotions auto-conscientes ont en commun d'être déclenchées par les événements *interpersonnels* négatifs (sentiment de culpabilité, honte, embarras) ou positifs (fierté) dont la cause est *attribuée à soi*. Nous éprouvons de la fierté ou de la honte lorsque nous pensons avoir été à la hauteur ou au contraire avoir échoué à satisfaire une représentation de soi idéale ou actuelle. Ces émotions constituent des indicateurs précieux pour évaluer la façon dont nous sommes perçus par notre environnement social. Si vous entrez par mégarde dans les toilettes destinés à l'autre sexe (les toilettes des hommes si vous êtes une femme ou celles des femmes si vous êtes un homme) il n'est pas nécessaire d'analyser la situation en détails pour comprendre que vous n'avez rien à y faire : la gêne soudaine que vous éprouverez sera largement suffisante pour vous faire quitter les lieux au plus vite. Ainsi ces émotions nous aident-elles à maintenir de bonnes relations avec les autres. Non seulement elles orientent de façon adaptée nos comportements, mais encore elles signalent à autrui que nous possédons une conscience morale : le rougissement qui apparaît sur votre visage au moment où vous vous rendez compte de votre erreur est sans aucun doute la meilleure façon de montrer aux personnes qui vous observent que vous êtes conscient de commettre une transgression.

Les émotions de condamnation d'autrui

Les émotions qui conduisent à l'ostracisme*, à l'humiliation et à la vengeance, comme l'indignation, le mépris ou le dégoût socio-moral, sont tout aussi morales que celles qui permettent d'aider son prochain car elles constituent des mécanismes essentiels à la régulation des relations interpersonnelles et au maintien de l'ordre social (cf Tableau 1). Pour en être convaincu il n'y a qu'à constater les effets désastreux sur le comportement de J.S. de son incapacité à anticiper de telles émotions chez autrui. Ces émotions sont élaborées sur la base d'émotions primaires* (voir article A. Nugier de ce numéro) comme la colère ou le dégoût mais se distinguent de ces dernières par le fait qu'elles apparaissent en réaction au

comportement transgressif d'autrui. Des émeutes et manifestations en Afrique du Sud pour réclamer l'abolition de l'apartheid à l'entartage de personnalités controversées comme Bill Gates ou Nicolas Sarkozy, les manifestations de colère et d'indignation peuvent être considérées comme un désir de faire avancer la société et être l'objet de louanges et d'admiration.

Les émotions de louange d'autrui

Les émotions morales ne sont pas que synonymes de souffrances et actions répréhensibles. Les êtres humains possèdent également une grande sensibilité aux nobles actions et aux exemples moraux et ce n'est pas par hasard que l'abbé Pierre et Coluche ont longtemps été les célébrités préférées des Français. Les sentiments d'admiration, de gratitude et de respect élargissent nos possibilités d'action et nous ouvrent à de nouvelles idées et de nouvelles relations, au contraire des émotions négatives qui tendent à focaliser notre attention sur le problème qui les a déclenchées. Lorsque l'on demande à des étudiants de se rappeler une manifestation de bonté dont ils ont été témoin par le passé, ceux-ci rapportent éprouver au niveau de la poitrine des sensations plaisantes de chaleur et de fourmillements, disent se sentir ouverts à d'autres personnes et manifestent la volonté d'aider autrui et de devenir meilleurs eux-mêmes (Haidt, 2003b).

Émotion : avec ou sans raison ?

Nous avons vu dans les paragraphes précédents que les émotions que nous éprouvons dans nos relations à autrui sont des moteurs puissants qui conduisent les êtres humains à s'entre-aider, respecter les règles morales et condamner les injustices. Doit-on pour autant toujours suivre ce que nous dictent nos sentiments ? Sont-ils suffisants et peut-on se passer du raisonnement ?

Oui, si l'on en croit Jonathan Haidt, chercheur à l'université de Virginie aux Etats-Unis. Pour Haidt le jugement moral est le résultat d'intuitions¹ rapides et automatiques. Selon son *modèle intuitionniste social* (cf Figure 1 ; ci-dessous), la solution à un problème moral apparaît soudainement, sans effort ni conscience des processus mentaux qui ont conduit à cette conclusion. Pour définir ce qu'est une intuition morale, Haidt établit une analogie avec le jugement esthétique. En percevant un objet nous savons immédiatement si nous l'apprécions ou pas. De même lorsque nous sommes confrontés à un événement social instantanément nous ressentons de l'approbation ou de la désapprobation, de l'admiration ou du dégoût, de la fierté ou de la honte. Haidt considère que le raisonnement moral n'est pas à l'origine du jugement moral mais une

¹ Intuition et émotion sont des termes employés de façon équivalente par Haidt.



Figure 1. Illustration du modèle d'intuitionnisme social d'après Haidt (2001)

construction à posteriori que les individus élaborent lorsqu'on leur demande de justifier leurs décisions. Le raisonnement moral fonctionnerait plus comme un avocat qui essaie de justifier rationnellement la position de son client – l'intuition – que comme un scientifique ou un juge à la recherche de la vérité.

Ce phénomène s'illustre bien dans l'expérience que Haidt et ses collaborateurs ont menée en 2001 auprès d'étudiants d'université auxquels on décrivait l'histoire suivante.

« Julie et Mark sont frère et sœur. Pendant leurs vacances universitaires ils voyagent ensemble en France. Une nuit, alors qu'ils se retrouvent seuls dans une cabane près de la plage, ils décident qu'il serait intéressant et sympa de faire l'amour. Au moins ce serait une nouvelle expérience pour chacun d'eux. Julie prend déjà la pilule, mais pour éviter tout risque Mark utilise en plus un préservatif. Ils apprécient tous les deux de faire l'amour ensemble mais décident néanmoins qu'ils ne recommenceront pas. Cette nuit devient un secret qu'ils sont seuls à partager et qui les rapproche encore l'un de l'autre. Qu'est-ce que vous en pensez ? Ont-ils eu raison de faire l'amour ? »

Immédiatement après qu'on leur a posé la question, la plupart des participants considéraient que c'était une mauvaise chose pour un frère et une sœur de faire l'amour. Ce n'est qu'après avoir émis leur jugement qu'ils se mettaient à chercher des raisons pour le justifier. En l'occurrence, les justifications invoquées ne semblaient pas à première vue très pertinentes. Beaucoup des participants mentionnaient le risque d'engendrer un enfant ayant des parents consanguins, ne tenant pas compte du fait que le frère et la sœur avaient utilisé plusieurs modes de contraception, ou encore ils avançaient que Mark et Julie risquaient de souffrir émotionnellement de leur acte, bien que dans l'histoire il était clair que ce n'était pas le cas.

Haidt donne la primauté à l'intuition et l'émotion sur la raison parce qu'il considère que les processus intuitifs conduisent à des comportements socialement plus adaptés que les mécanismes

raisonnés. Une façon d'envisager la morale humaine est en effet de considérer que pour augmenter ses chances de survie l'homme a besoin de vivre en groupe ; que pour vivre en groupe il a besoin de règles qui empêchent les individus de se faire du tort les uns aux autres ; et que pour respecter ces règles il est nécessaire qu'il possède des processus psychologiques qui lui permettent de renoncer parfois à ces intérêts personnels. Ainsi, contrairement à ce qu'ont avancé les théories rationalistes, l'objectif de la cognition morale ne serait pas de parvenir à la solution la plus juste mais de favoriser l'harmonie sociale et l'intégration des individus dans le groupe. De ce point de vue, les opérations mentales rapides et automatiques, comme les intuitions, seraient celles qui aboutissent aux décisions les plus justes et précises. Le raisonnement moral ne jouerait donc quasiment aucun rôle causal sur la détermination des jugements et comportements, mais viendrait en renfort de l'intuition pour maintenir une cohérence cognitive.

Le modèle intuitionniste social de Haidt est à l'heure actuelle une des sources d'inspiration principales des recherches sur la moralité. Cependant les chercheurs en psychologie et philosophie sont loin d'être unanimes et le modèle fait également l'objet d'un certain nombre de critiques. Premièrement, il manque de preuves empiriques pour étayer ses postulats. Il n'existe à ce jour quasiment pas de recherches comparant l'influence des émotions et du raisonnement sur les prises de décisions morales. Les rares études ayant examiné les deux dimensions l'ont généralement fait dans le contexte de jugements moraux, comme dans le cas de l'histoire de Julie et Mark. Or il est important d'établir une distinction entre jugement et action morale. Ma première réaction peut être de désapprouver le comportement de Julie et Mark, cela ne signifie pas pour autant que je souhaite le punir ni que j'en tiens compte lorsque j'aurai à prendre des décisions les concernant.

Deuxièmement, il est inexact de considérer que les intuitions et les émotions ne conduisent qu'à prendre des décisions adaptées. Il existe des situations dans lesquelles nous sommes submergés par nos émotions tant et si bien qu'elles en deviennent paralysantes. C'est le cas, par exemple, lorsque nous sommes observés une personne dont la souffrance est extrêmement importante : l'angoisse empathique de l'observateur peut alors se transformer en anxiété personnelle et devenir tellement insoutenable qu'elle empêche toute forme de compassion.

Enfin, les émotions morales sont soumises à des biais qui constituent une forme d'injustice. La plupart des gens réagissent émotionnellement à la souffrance d'autres individus, y compris d'étrangers. Cependant, de nombreuses études ont également montré que l'intensité de la réaction empathique est proportionnelle au degré de familiarité avec la victime. La détresse de nos amis, des membres de notre famille ou même simplement des gens qui nous ressemblent – parce qu'ils appartiennent au même genre sexuel, qu'ils possèdent les mêmes origines ethniques ou des traits de personnalité similaires aux nôtres – est toujours plus émouvante que celle de parfaits inconnus. Les processus empathiques sont également biaisés par le fait qu'ils dépendent en grande partie du potentiel émotionnel de la situation qui les déclenche. Les images des ravages causés par le raz-de-marée en Indonésie ont suscité une générosité extraordinaire chez les habitants des pays occidentaux, en revanche l'évocation plus timide des médias concernant la catastrophe humanitaire au Darfour laisse la plupart d'entre eux relativement indifférents. C'est pour ce type de raisons que Kant ou Kohlberg considéreraient que les émotions pouvaient donner lieu à des comportements injustes et ne possédaient pas en soi une valeur morale. Ce sont également ces limites de l'empathie et des émotions morales qui conduisent Martin Hoffman (2001), contrairement à Haidt, à ne pas opposer émotion et raison, mais à considérer qu'elles doivent marcher de concert et

qu'une théorie exhaustive de la moralité se doit de tenir compte des principes moraux. Pour Hoffman, le recul qu'apporte le raisonnement permet de stabiliser les affects, de les réduire s'ils tendent à submerger l'individu ainsi que de les faire perdurer au-delà de la situation immédiate. Réciproquement, l'empathie jouerait un rôle de déclencheur des principes moraux et apporterait la motivation nécessaire à leur application. Être sensible à la souffrance des plus défavorisés, être ému par les inégalités qu'ils subissent activerait les schémas moraux contenant des principes éthiques universels, comme le droit de chacun à bénéficier d'un traitement équitable, et renforcerait le désir de réparer les injustices.

Pour conclure

Penser comme Kant, Piaget ou Kohlberg qu'il est possible de se passer des émotions pour agir moralement est illusoire. Les êtres humains sont ainsi faits qu'ils ont besoin d'une motivation pour agir. Les émotions morales conduisent à adopter des actions réparatrices du tort causé et leur évitement semble être l'un des principaux régulateurs du comportement social et moral. La personne fidèle le serait non pas par vertu mais parce qu'elle anticipe le « prix affectif » à payer pour ses écarts de conduite, qu'elle envisage combien il serait désagréable de causer de la peine à son partenaire et la réprobation que ne manquerait pas de susciter une telle conduite si elle en venait à être connue.

Le raisonnement moral n'est pas suffisant à l'action morale, c'est un fait démontré. Est-il néanmoins nécessaire de raisonner correctement pour bien se conduire ? Dans certaines situations, c'est très probable mais il faudra encore attendre quelques années pour que les chercheurs en psychologie et en neurosciences éclairent par des preuves empiriques le débat sur le rôle des émotions et du raisonnement dans le respect des règles morales.

Lexique

Actions prosociales : Comportements qui ont pour objectif de servir les intérêts d'autrui.

Empathie : Le terme d'empathie désigne d'une part un processus affectif : la capacité de ressentir ce que l'autre ressent désignée par le terme d'empathie émotionnelle. D'autre part, l'empathie peut correspondre à un processus cognitif : la capacité de savoir ce que l'autre ressent, perçoit, sait ou pense sans pour autant le ressentir, le percevoir, le savoir ou le penser soi-même. On parle alors d'empathie cognitive.

Morale : En psychologie le terme désigne l'aptitude que possèdent les êtres humains à juger de ce qui est bien ou mal et à agir en accord avec leur

conscience quitte à sacrifier leurs intérêts personnels. Cette aptitude est également appelée « sens moral ».

Ostracisme : Action d'exclure d'un groupe et de tenir à l'écart une personne ou un ensemble de personnes.

Psychopathie ou troubles de la personnalité antisociale : La caractéristique centrale de ces troubles est une tendance générale à l'indifférence vis-à-vis des normes sociales et aux codes culturels ainsi qu'aux émotions et aux droits des autres, associés à un comportement impulsif.

Raisonnement moral : « Activité mentale consciente qui consiste à transformer des informations données sur les gens dans le but d'atteindre un jugement moral » (Haidt, 2001, p. 818).

Pour aller plus loin

- Changeux, J-P. (1993). *Fondement naturels de l'éthique*. Paris : Odile Jacob.
- Piaget, J. (1957). *Le jugement moral chez l'enfant*. (9^{ème} éd.) Paris : Presses Universitaires de France.
- Tangney, J. P., & Dearing, R. L. (2002). *Shame and guilt*. New York: The Guilford Press.
- Tostain, M. (1999). *Psychologie, morale et culture*. Grenoble : PUG.

Références

- Blair, R. J., & Cipolotti, L. (2000). Impaired social response reversal. A case of 'acquired sociopathy'. *Brain*, 123, 1122-1141.
- Cialdini, R. B., Schaller, M., Houlihan, D., Arps, K., Fultz, J., & Beaman, A. (1987). Empathy-based helping: Is it selflessly or selfishly motivated? *Journal of Personality and Social Psychology*, 52, 749-758.
- Darley, J. M., & Latane, B. (1968). Bystander intervention in emergencies : Diffusion of responsibility. *Journal of Personality and Social Psychology*, 8, 377-383.
- Haidt, J. (2001). The emotional dog and its rational tail: a social intuitionist approach to moral judgment. *Psychological Review*, 108, 814-834.
- Haidt, J. (2003a). The moral emotions. In R. J. Davidson, K. R. Scherer, & H. H. Goldsmith (Eds.), *Handbook of affective sciences* (pp. 852-870). Oxford: Oxford University Press.
- Haidt, J. (2003b). Elevation and the positive psychology of morality. In C. L. M. Keyes & J. Haidt (Eds.) *Flourishing: Positive psychology and the life well-lived*. Washington DC: American Psychological Association. (pp. 275-289).
- Hoffman, M. L. (2001). *Empathy and moral development: Implications for caring and justice*. New York : Cambridge University Press.
- Kant, E. (2005). *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Paris : Delagrave. (Travail original publié en 1785).
- Kohlberg, L. (1969). Stage and sequences: The cognitive-developmental approach to socialization. In D. A. Goslin (Ed.), *Handbook of socialization theory and research*, 347-480.
- Toi, M., & Batson, C. D. (1982). More evidence that empathy is a source of altruistic motivation. *Journal of Personality and Social Psychology*, 43, 281-292.

Présentation de l'auteur



Gayannée Kédia est docteur en psychologie et travaille comme chercheur à l'Université de Cologne en Allemagne. Ses recherches portent sur les déterminants émotionnels et cognitifs des comportements moraux ainsi que sur les structures cérébrales impliquées dans la cognition sociale.

Pour citer cet article

Kédia, G. (2009). La morale et les émotions. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 4, 47-53. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org/>>.